

DES CHIFFRES ET DES LETTRES (ces dernières sont le M, A, P, H et D)

Jean-François Lozier, Doctorant, Université de Toronto
Représentant des étudiants diplômés, Conseil de la SHC

La vie de l'étudiant ou de l'étudiante aux cycles supérieurs en histoire en est une des plus choyées. On ne peut pas le nier. Et pourtant, les études supérieures – les études doctorales, tout particulièrement – deviennent pour plusieurs une source d'anxiété, une source d'angoisse. Ce n'est pas tant le métier d'interrogation du passé qui pose problème, car les frustrations des archives et la douleur de la rédaction sont généralement amplement compensées par le plaisir de découvrir et la joie de comprendre. Ce sont plutôt les réflexions sur le futur qui s'avèrent décourageantes. Cela est moins vrai, il faut le préciser, des étudiants de deuxième cycle. Ils acquièrent des habiletés précieuses et augmentent considérablement leurs perspectives professionnelles en très peu de temps, un an, ou deux au pis aller. Les étudiants de troisième cycle, par contre, choisissent d'hypothéquer quatre, cinq, six, sept, huit, ou plus d'années encore, et font un investissement financier de taille. Plusieurs s'inquiètent donc, non sans raison, lorsqu'ils constatent que le nombre de leurs collègues semble continuellement augmenter, alors que le nombre de postes disponibles menant à la permanence semble stagner ou, selon le champ d'étude, même diminuer. Ayant osé rêver parvenir un jour au statut béni de « Professeur d'Histoire », d'innombrables doctorants s'inquiètent de leurs perspectives d'avenir.

Sentant ces peurs, les directeurs de thèse et autres professeurs ont l'habitude de dire à leurs étudiants que le contexte actuel n'est pas si terrible, que lorsqu'ils terminaient leurs propres études supérieures, les perspectives d'emploi étaient aussi sombres, mais que pour eux les choses avaient bien tourné; et que *les choses vont bien tourner*. De telles paroles remontent le moral de la plupart des étudiants (une note, donc, à tous mes lecteurs professeurs : s'il-vous-plaît, continuez.) Mais plusieurs seront peu convaincus et continueront à s'inquiéter. Les témoignages anecdotiques et impressionnistes, force est de le constater, ne rassurent que de façon imparfaite. La question se pose donc : n'existerait-il pas de données solides sur les tendances quant à la taille des programmes d'études supérieures et au marché de l'emploi?

Il s'avère que ces données sont plutôt difficiles à trouver. La Société historique du Canada ne s'est a p p a r e m e n t

jamais intéressée au nombre d'étudiants qui s'inscrivent ou obtiennent des diplômes de premier, deuxième, ou troisième cycle à chaque année. Les directeurs de départements d'histoire canadiens ont depuis plusieurs années été invités à faire, lors de la rencontre tenue dans le cadre du congrès annuel de la SHC, de brefs rapports sur l'activité de chacun de leurs départements, y compris sur les admissions et sur les embauches. Cependant, cette information n'était donnée qu'à l'oral et n'a jamais été documentée. Dès l'année prochaine, des rapports écrits seront réclamés qui pourront par la suite être compilés et ventilés par le coordonnateur exécutif de la SHC. À la longue, ce nouveau mécanisme devrait nous donner une meilleure idée de l'état de la discipline. Les résultats rassureront les étudiants inquiets, ou donneront de plus solides assises à leurs peurs. Entre temps, il m'a semblé bon de publier quelques unes de mes découvertes. À la lumière des défis que recèlent la recherche de telles données, je n'ai malheureusement pas pu aller au-delà de la question du nombre d'étudiants inscrits et diplômés des départements d'histoire canadiens. Ceux qui ne s'intéressent qu'à l'état du marché du travail devront attendre un numéro ultérieur du *Bulletin*.

L'Association canadienne pour les études supérieures (ACES) a publié en 2008 son *37^{ième} Rapport statistique*, qui contient des données par discipline pour les années 1994-2005. ¹ En ventilant les données pertinentes aux programmes d'histoire, on produit le tableau suivant. Les totaux, d'étudiants inscrits et de diplômes décernés sont en gras. Les lecteurs les plus minutieux noteront que l'ACES arrondit ses fréquences à un multiple de trois et que la somme des chiffres ne correspond pas forcément avec exactitude aux totaux indiqués, en raison de cet arrondissement et de l'exclusion de la catégorie « sexe non déclaré ». Ces données ne sont pas parfaites, mais elles feront l'affaire.

	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005
Étudiants inscrits MA (total)	1383	1338	1299	1254	1206	1173	1104	1149	1173	1209	1263	1314
Femmes	600	597	609	609	543	573	540	555	555	594	660	606
Étudiants internationaux	63	42	48	57	36	36	33	42	42	48	75	54
Étudiants inscrits PHD (total)	849	870	849	810	786	744	693	669	684	699	777	750
Femmes	354	372	360	351	351	339	312	294	297	297	342	327
Étudiants internationaux	81	90	87	87	87	81	75	78	78	87	78	81
MA décernés (total)	396	390	417	381	396	399	351	360	363	402	393	423
Femmes	171	171	186	171	216	180	183	171	180	201	198	210
Étudiants internationaux	21	21	9	15	24	12	12	12	21	12	21	21
PHD décernés (total)	60	66	87	93	81	99	75	84	69	90	75	81
Femmes	24	15	33	33	27	39	36	48	33	33	24	30
Étudiants internationaux	3	6	6	6	9	9	6	6	6	6	9	12

En date de 2005, le nombre d'étudiants inscrits n'avaient pas retrouvé son zénith de 1994 (pour le MA) et 1995 (pour le PhD). On constate une certaine diminution des inscriptions, et donc des admissions, au cours de la deuxième moitié des années 1990, suivie d'une augmentation depuis 2000, plus apparente au niveau de la maîtrise que du doctorat. Il s'agit là d'une tendance nord-américaine généralisée : entre 1995 et 2000, le nombre d'étudiants de deuxième et troisième cycles, toutes disciplines confondues, a diminué de 17%. Une surabondance de doctorats décernés et la « crise de l'embauche » en résultant ont depuis été pointées du doigt, et il a été suggéré que, cette situation s'étant fait connaître par bouche à oreille, les candidats se firent moins nombreux.²

Lorsqu'on replace ces données dans le contexte du 37^{ième} *Rapport statistique*, on remarque une diminution du nombre relatif des inscriptions en histoire par rapport à l'ensemble des inscriptions aux programmes d'études supérieures. Alors que les historiens représentaient 2% et 3,1% des étudiants inscrits respectivement à la maîtrise et au doctorat dans les universités canadiennes en 1994, ils ne représentaient plus que 1,4% et 2% en 2005. Ici encore, il s'agit d'une tendance plus généralisée.

Les données de l'ACES, en fin de compte, suggèrent plus de questions que de réponses. Comment sont représentés les champs d'études à l'intérieur de l'ensemble? Quelles sont les tendances provinciales? Quelles étaient les tendances antérieures à 1994? Enfin, pour répondre aux préoccupations des doctorants d'aujourd'hui et de ceux qui songent à entreprendre des études de troisième cycle, quelles tendances se dessinent depuis 2005? Afin de tenter de répondre à cette dernière question, je me tournerai vers nos voisins du sud. Robert B. Townsend, directeur adjoint à la recherche et aux publications de la American Historical Association, a depuis un certain temps et avec beaucoup d'industrie entrepris la collecte et l'analyse de statistiques touchant à la profession d'historien. Ses analyses les plus récentes prennent en considération les départements canadiens qui sont recensés dans le répertoire électronique des programmes de troisième cycle en histoire de l'AHA et ayant répondu à un sondage mené à l'été 2007 (les données de 2008 n'avaient pas fait l'objet d'une analyse comparable au moment de la remise de ma chronique).³ Townsend a ainsi dénombré 671 doctorants en histoire au Canada (à comparer à 8 529 aux États-Unis).

Non moins que celles de l'ACES, les données de l'AHA sont sujettes à révision. Quelques universités (Laval, par exemple) ont échappées à l'appel et ont été omises des calculs. Cela dit, Townsend pousse son analyse dans des directions intéressantes. Il constate un déclin du nombre de demandes d'admissions au doctorat reçues par les départements d'histoire canadiens : d'une moyenne de 31,9 en 2006-7 à 24,8 en 2007-8. Pendant

la même période, la moyenne des demandes d'admission au doctorat reçues par les universités américaines a augmenté de 74,1 à 80,9. Les universités canadiennes, en dépit de cette diminution, s'attendaient à admettre un peu plus d'étudiants au doctorat que l'année précédente : d'une moyenne de 5,3 admissions en 2006-7, à 6,0 en 2007-8. Si cela est juste, il s'agirait d'une tendance inquiétante. Sur la plus longue durée, Townsend constate une croissance importante du nombre d'admissions au doctorat au Canada entre 1997-8 et 2007-8, triplant presque, d'à peu près 2 à 5 étudiants.

Désirant mieux comprendre les parcours des étudiants et leur taux d'attrition, Robert Townsend a recueilli des données au courant des étés de 2006 et 2007 concernant les étudiants ayant été admis au études doctorales cinq et dix ans plus tôt – en d'autres mots, les nouveaux de 1996, 1997, 2001 et 2003. Le tableau suivant a été dressé à partir de ses résultats. Le pourcentage est celui des étudiants; les cases marquées d'astérisques n'ont pas été calculées ou rapportées par Townsend.

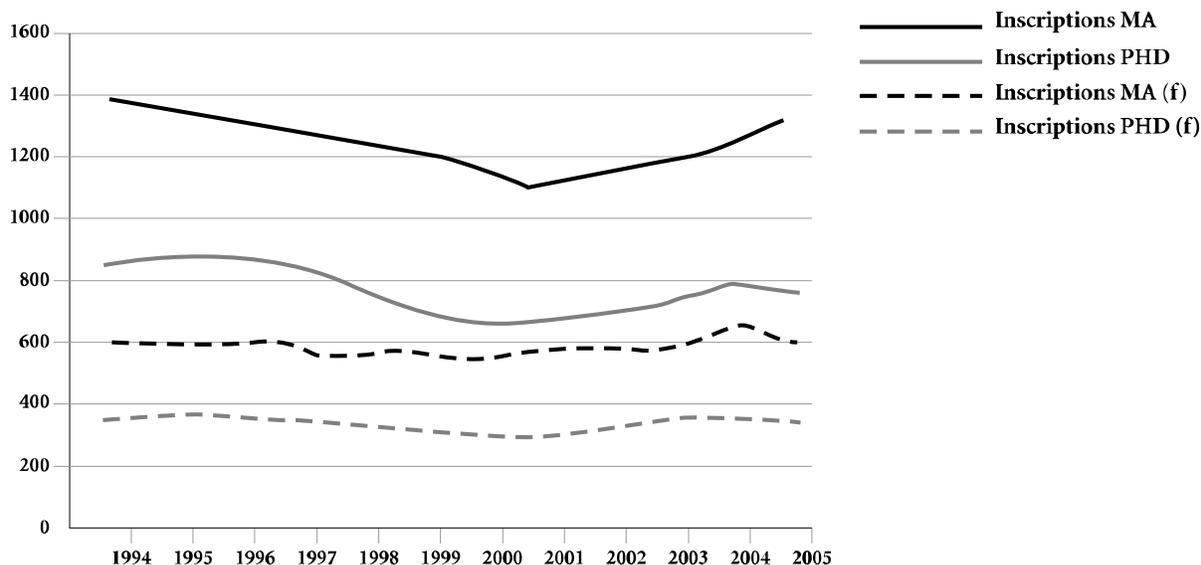
	Après cinq ans				Après dix ans			
	(Cohorte de 2001-2)		(Cohorte de 2002-3)		(Cohorte de 1996-7)		(Cohorte de 1997-8)	
	Can.	É.-U.	Can.	É.-U.	Can.	É.-U.	Can.	É.-U.
Complété	35%	24%	*	*	49%	59%	57%	49%
Inscrit	46%	55%	*	*	4%	9%	*	18%
Abandonné	13%	16%	11%	21%	41%	26%	39%	33%
Incertain	7%	5%	*	*	3%	7%	*	0%

Ces pourcentages sont à prendre avec un grain de sel, bien entendu. Ici encore, les chiffres ne font pas le compte. Et comme le fait remarquer Townsend, le taux d'attrition est particulièrement difficile à estimer parce que chaque département recense les inscriptions et les abandons à sa manière, et dans la mesure où les départements hésitent parfois à concéder qu'un étudiant a abandonné son programme. D'autre part, il n'est pas clair comment les statistiques de l'AHA tiennent compte de la différence entre le modèle canadien, où la grande majorité des nouveaux étudiants détiennent déjà un MA, et le modèle américain, où l'entrée directe au programme de doctorat est beaucoup plus commune. Cela dit, ces données fournissent sans doute des points de référence utiles pour évaluer quand et pourquoi les études prennent fin. Elles rappellent, au minimum, que le nombre de doctorants qui ne terminent jamais leur programme est fort élevé.

Ayant moi-même à compléter une thèse de doctorat, c'est avec plaisir que je laisserai à d'autres la tâche d'examiner les données citées jusqu'à présent, d'essayer d'en comprendre les inconsistances et de tenter d'en pénétrer le sens. Je me contenterai de souligner ce qui en ressort clairement : malgré un fléchissement pendant la deuxième moitié des années 1990, le nombre d'étudiants de deuxième et troisième cycles en

histoire au Canada ne cesse et ne cessera apparemment pas d'augmenter. Le temps viendra peut-être où il faudra confronter de manière collective la réalité que la production des docteurs en histoire dépasse la demande et que certaines des prémisses les plus fondamentales des études supérieures doivent être repensées. Pour l'instant, cependant, ce qui importe et ce qui doit continuer à animer la gestion départementale et les

revendications étudiantes, c'est de s'assurer que les ressources humaines et financières placées à la disposition de ceux qui sont assez passionnés ou fous pour entreprendre des études supérieures ne soient pas diluées. Une idée plus précise et mieux fondée de l'état des choses ne peut qu'aider.



1 Ce rapport peut être consulté à http://www.cags.ca/Portals/34/pdf/37th_Statistical_Report.pdf.

2 Geiger, Roger. "Doctoral Education: The Short-Term Crisis vs. Long-Term Challenge". *The Review of Higher Education* 20:3 (1997): 239-51.

3 Ces données proviennent de Robert B. Townsend, "What Do We Know about History PhDs?", *Perspectives on History*, (December 2006), available online at <http://www.historians.org/Perspectives/issues/2006/0612/0612new3.cfm>; "Challenges for History Doctoral Programs and Students: Rising Admissions and High Attrition", *Perspectives on History* (May 2008) www.historians.org/perspectives/issues/2008/0805/0805new1.cfm. L'analyse préliminaire des données recueillies durant l'été 2008 a été publiée dans Townsend, "Number of History PhDs Rising Again, but Job Openings Keep Pace." *Perspectives on History* (January 2008). www.historians.org/perspectives/issues/2008/0801/0801new1.cfm.